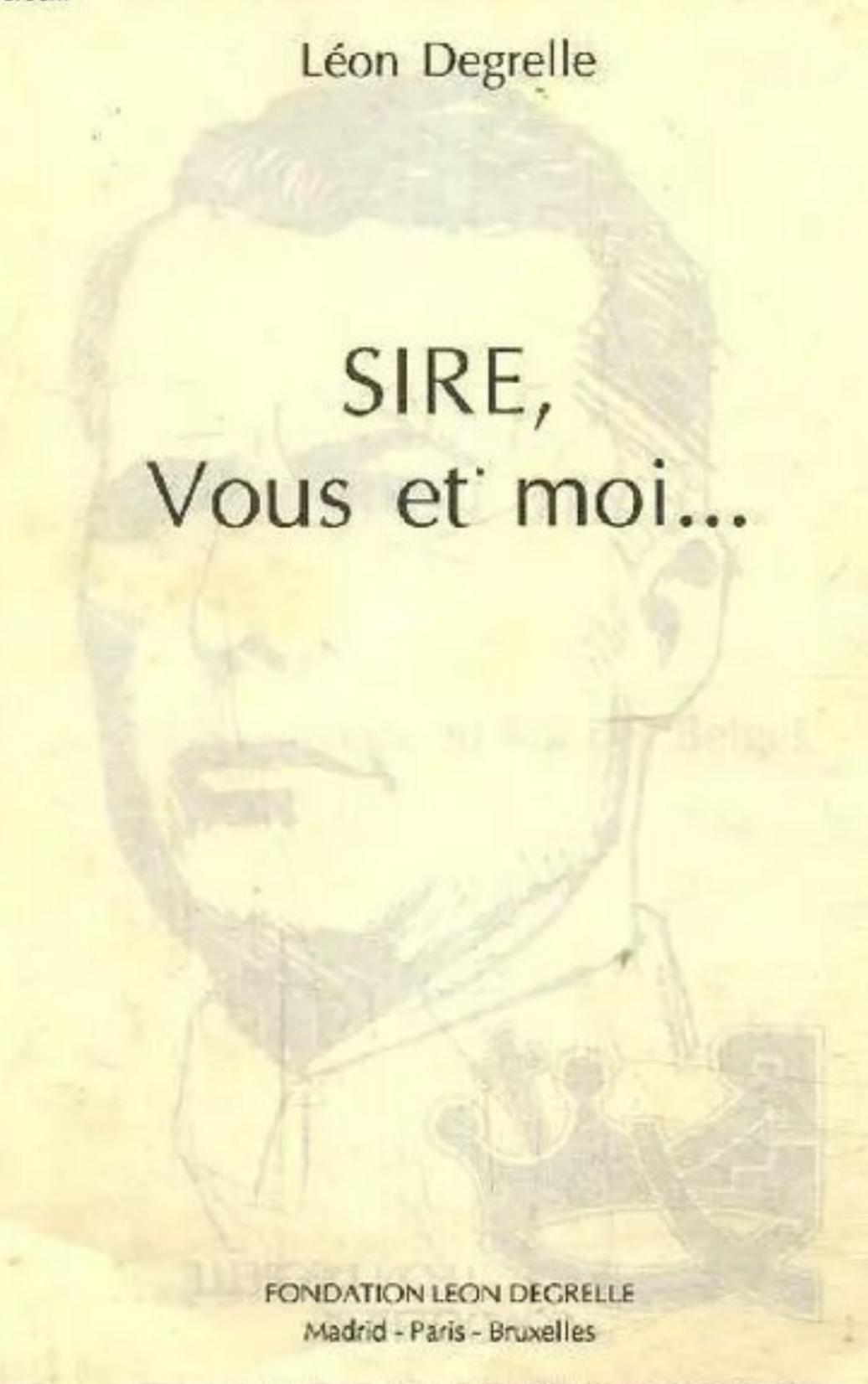


Léon Degrelle



SIRE,
Vous et moi...

FONDATION LEON DEGRELLE
Madrid - Paris - Bruxelles

Léon Degrelle

*SIRE,
Vous et moi...*

Lettre ouverte au Roi des Belges

EDITION DE L'ASSOCIATION CONTRE LA CENSURE
Madrid - Paris - Bruxelles



LEON DEGRELLE
CONDOTTIERE

En exil, le 15 novembre 1991,

Au Roi Baudouin
en son palais de Bruxelles.

Sire,

Le plus demeuré de vos sujets a certainement fini par se rendre compte, ces mois-ci, de la débacle finale de ce qui fut l'URSS.

Alors, ne croyez-vous pas qu'il serait temps —et Dieu sait avec quel retard!— de rendre justice aux garçons intrépides de votre peuple qui, voilà cinquante ans, allèrent à des milliers de kilomètres de leur sol natal, offrir leur jeunesse et leur sang pour épargner à l'Europe le déferlement du communisme?...

Beaucoup, l'esprit peu agile, n'ont compris que tout récemment le péril que celui-ci avait représenté pendant trois quarts de siècle pour l'humanité entière.

Lénine, puis Staline avaient pu impunément faire périr des dizaines de millions d'êtres humains, en traîner d'autres millions dans des goulags d'infamie. Ils avaient, depuis 1917, esclavagisé vingt peuples. Ils constituaient pour le reste de l'Europe un danger constant d'asservissement.

Tout venant d'eux avait été toléré: les gouvernements dits "démocratiques" avaient avalé leurs millions de crimes comme autant de potions magiques. On se contentait, l'air malin, de prendre pour un "péché de jeunesse" (1929) le *Tintin au Pays des Soviets* de Hergé, l'inoubliable précurseur.

Quant à nous, Rexistes, qui, dès 1936, avons mené notre combat national au cri de "Rex ou Moscou!", on nous inscrivait dès alors dans le dossier à charge qui nous verrait laminés, en 1945, sous le marteau pilon de *l'antifascisme!*

Bêtisant les foules, cent faux intellectuels chantaient, en prose ou en vers, l'excellence des Soviets.

Henri Barbusse écrivait: "*La figure de Lénine apparaîtra comme une espèce de Messie.*"

De Messie!

Messie aussi le successeur! Barbusse acclamait le "*véritable culte que le peuple a pour Staline*".

Sous ces deux bienfaiteurs, tout était miraculeux! Même les bébés naissaient plus grands et plus beaux!

"*Les nouveau-nés mesuraient en moyenne 42 centimètres de long et pesaient 3.000 grammes. Maintenant, ils ont en moyenne 46 centimètres et pèsent 3.613 grammes!*" (Henri Barbusse).

"*En Union soviétique l'acquis est énorme. Surtout l'acquis économique*", ajoutait le Secrétaire général du Parti so-

cialiste français, un ahuri nommé Mauroy. Or, économiquement, à ce moment-là, l'URSS laissait trois cents millions de malheureux crever de faim!

La terreur soviétique elle-même était une merveille: "*J'appelle la terreur du fond de mes poumons*", s'écriait Louis Aragon.

Il la souhaitait aussi à ses compatriotes: "*Je chante le Guépéou nécessaire à la France*". Et il s'exclamait, étouffant d'enthousiasme: "*O grand Staline, ô chef des peuples! Toi qui fais naître l'homme! Toi qui fécondes la terre! Toi qui rajeunis les siècles!*"! L'hymne atteignait au délire: "*Toi qui fais fleurir le printemps! Toi qui fais vibrer les cordes musicales!*"! (citations de Pierre Rigoulot, dans *Les Paupières lourdes*)

"*Staline a rendu sa dignité à l'humanité*" concluait le mage André Malraux!

Lénine, en effet, avait nettement établi, sans excès de sensiblerie, son programme dès 1918: "*nettoyer la terre russe de tous les insectes nuisibles*". "*Les insectes français compris!*", avait ajouté, la bouche gourmande, le philanthrope Aragon...

Pour que ce nettoyage des coléoptères occidentaux pût s'effectuer pleinement, Staline, en août 1939, avait laissé tomber les "démocraties" béates, malgré qu'elles eussent couru à Moscou mendier son alliance. Profitant de la bagarre avec l'Ouest —qui ne fut possible qu'à cause de lui!—, Staline, dès septembre 1939, avait accroché dans son garde-manger un tiers de la Pologne (il enverrait illico presto un million de Polonais se rafraîchir les pectoraux dans des goulags de Sibérie).

En juin 1940 s'était livrée la toute grande empoignade, franco-allemande, de Sedan à Biarritz. Sans perdre un instant, sans devoir tirer une balle, Staline, profitant de l'aubaine,

s'était emparé de l'Estonie, de la Lettonie, de la Lituanie et d'une partie de la Roumanie.

A peine avait-il englouti ces énormes en-cas, il avait envoyé à Berlin, en novembre 1940, son ministre des Affaires étrangères Molotov, grognon insolent, réclamer qu'on accordât à l'URSS le contrôle des Balkans, la domination de la mer Noire face à Constantinople et —comble des exigences— des débouchés soviétiques au Danemark et en Norvège.

Bref, il fallait lui livrer le "ventre mou" de l'Europe, c'est-à-dire les Etats balkaniques ainsi que des sorties d'une importance stratégique décisive à la mer Noire et à l'océan Atlantique! L'Europe, dès alors, eût été à sa merci!

Hitler n'avait pas marché. Pour le tenir en haleine, Staline, avec l'appui du général américain Donovan, homme-lige à Belgrade du président Roosevelt, avait, en avril 1941, provoqué la guerre en Yougoslavie. Il avait ainsi obligé le barrage anti-soviétique à se déplacer pour deux mois jusqu'au bout du Péloponèse: les deux mois pendant lesquels Staline pourrait masser cinq millions et demi de ses janissaires tout le long de sa frontière de l'Ouest afin qu'ils bondissent, à n'importe quel moment, sur l'Europe ouverte!

Les dents de Staline étaient des dents de caïman.

La vague soviétique allait dévaler jusqu'à l'Atlantique comme la lave dévorante d'un volcan géant.

L'offensive européenne, en retard de deux mois, ne devança Staline, le 21 juin 1941, que d'extrême justesse.

L'Europe eût dû, ce jour-là, se lancer tout entière à l'assaut. Il s'agissait de son sol! et de sa peau!

Mais, en 1941, l'Europe était aveugle. Elle errait, les bras battant le vide. Il lui faudrait attendre cinquante ans (1991) pour retrouver partiellement la vue, les yeux lavés par les victimes mêmes du stalinisme.

Néanmoins, plusieurs centaines de milliers de volontaires européens, accourus de plus de vingt pays différents, bondirent vers le devoir. Parmi eux se trouvaient, mus par le plus ardent des patriotismes, deux Légions de jeunes Flamands et de jeunes Wallons. Ils se comporteraient au Front de l'Est avec un héroïsme que nul n'oserait plus mettre en doute. Ils arriveraient à former deux Divisions, la Division "Langemark" et la Division "Wallonie". Au cours de quatre ans de combat, ils sacrifieraient, pour défendre l'Europe et leur pays, plusieurs milliers de jeunes vies ardentes.

A la même époque, que faisaient les Belges tapis à Londres, ceux-là qui eussent dû, s'ils avaient été sincères, courir dès l'été de 1940 sus à l'Allemand, "l'ennemi abhorré"? Comment avaient-ils réagi? Vous le savez aussi bien que moi, Sire! Ils ne parviendraient jamais à réunir, au long de quatre années, malgré des mobilisations répétées, qu'un pauvre tiers de brigade militaire! 2.100 hommes! Pas un de plus! Quatre-vingt quatorze d'entre eux, en tout et pour tout, tomberaient pour leur cause. Un mort de la Brigade Piron pour 100.000 Belges! Deux morts par mois, pour toute la guerre!

On ne découvrirait jamais dans leurs rangs un Paul-Henri Spaak, jeune pourtant et luisant comme la lune, ni un matamore tropical à la De Vleeschouwer, ébouriffé comme un prune-lier, ni un De Laveleye, bruyant trompetteur radiophonique, préférant offrir de la salive plutôt que du sang! Ni, non plus, un seul des jeunes fuyards mirobolants à la d'Ydewalle, à la Ryelandt (son beau-frère luttait au Front de l'Est) ou à la Ugeux, tous incrustés, en pleine jeunesse, dans les sinécures londoniennes!

Sur quelle tombe de ces farceurs ministériels, pétant de vie, ou de ces jeunes budgétivores, tout en lard, avez-vous jamais eu, Sire, à vous recueillir, après 1945?

Entretiens, la vie n'avait pas été simple en Belgique occupée. Comme Spaak lui-même l'écrivait alors, "on croyait Hitler maître de l'Europe pour mille ans"!

La Belgique de mai 1940 était vaincue. Elle était à la merci de n'importe quel dépècement.

A l'appel sensé, réaliste, de votre père, les Belges, Sire, s'étaient décidés à "collaborer" (plus de 90% à l'été de 1940). Certains par conviction soudaine, tel le président du Parti Socialiste Henri de Man appelant la débâcle de 1940 "la défaite-délivrance"! D'autres, tout simplement, pour survivre; la plupart, pour que reprenne vie leur patrie menacée de dislocation ou de consommation.

Il fallait absolument, et sans plus attendre, apporter la preuve, malgré le désastre de notre pays, que le courage de ses fils était resté intact, que, chargé d'histoire, de culture et de gloire, il était digne de réapparaître avec honneur dans l'Europe nouvelle qui, inévitablement, se créerait à la fin du conflit.

C'est dans cet esprit que nous partîmes, dès le début d'août 1941, pour le Front de l'Est. Aidant à sauver l'Europe de l'invasion d'un communisme anéantisiteur, nous saisissons ainsi à bras le corps l'occasion providentielle de rétablir, par notre sacrifice, le droit de notre peuple à discuter de son sort, le jour venu, d'égal à égal, de vainqueur à vainqueur, dans le respect qu'impose l'héroïsme.

Telle fut, Sire, notre raison de lutter. Et pour plusieurs milliers de nos camarades, de mourir...

Certes, "collaborer", comme l'avait demandé votre père, était devenu, d'année en année, plus difficile. La guerre eût dû être courte. Elle s'éternisait. Les temps étaient durs. La "Collaboration" était en Belgique une bouée de sauvetage, agitée en tous sens dans la mer démontée du monde entier en armes.

Surtout, dès après le 21 juin 1941, le terrorisme com-

muniste —cette massue internationale de Staline!— avait implanté son chantage partout.

A peine nos volontaires étaient-ils partis pour le Front de l'Est, les attentats soviétiques avaient déferlé, en Belgique comme ailleurs. Un millier des nôtres —avant tout les grands-parents, les parents, les enfants de nos soldats— allaient être assassinés, avec une lâcheté insigne, dans des patelins perdus, où ils se trouvaient démunis de toute protection.

Réclamer justice aux instances légales était vain. La magistrature belge, tremblante dans ses jupons, le bonnet de guingois, redoutait au plus haut point les représailles des tueurs moscoutaires. La bouche cousue, le nez trempé par la frousse, elle enfouissait en hâte ses dossiers dans des oubliettes.

Les mesures de défense, improvisées après des centaines d'attentats impunis, vinrent trop tard. Nos disciples étaient de braves gens, mais, à dire le vrai, ils étaient des ignorants complets en matière de guerre civile, là où, précisément, les communistes s'ébattaient comme des poissons rouges, alertes et ravis. Les nôtres tomberaient dix fois plus nombreux que leurs assassins, contrés seulement, et vaille que vaille, au cours des tout derniers mois de la tragédie.

Jusqu'à la fin, le courage, la ténacité, —et même le nombre— ne manquèrent point à nos disciples restés au pays.

Lorsqu'en avril 1944, après que la Légion "Wallonie" eut emporté, en Ukraine, la grande victoire de Tcherkassy, crevant alors le front soviétique du Sud, cent mille personnes s'écrasèrent dans les rues de Bruxelles pour acclamer nos soldats défilant dans la capitale, hissés sur leurs chars de combat ornés de vastes couronnes de feuilles de chêne. Il n'y eut pas un cri hostile d'un "résistant"! Pas le plus minime incident! Moi-même, j'avais été, pendant deux heures de

défilé, une cible offerte, debout près des escaliers de la Bourse, avec pour tout bouclier, trois de mes jeunes enfants! La foule acclamait, massée sur dix rangs, sur vingt rangs! Les photos de ce défilé triomphal existent toujours, Sire, preuves irréfutables des sentiments vibrants de la capitale à notre égard, et, par ricochet, de la torpeur, peu édifiante, de tout élément adverse!

Et cela, cinq mois à peine avant que ne se produisît l'arrivée à Bruxelles des troupes anglaises et américaines, au début de septembre 1944...

Alors, quand tout risque quelconque d'une possibilité de riposte eut vraiment été éliminé, les super-vaillants déclenchèrent héroïquement la chasse aux sorcières!

Cent mille civils furent incarcérés, traités avec une sauvagerie indicible, empilés comme des porcs dans des cellules nauséabondes ou enfournés derrière les grilles des parcs zoologiques: les hommes tabassés abominablement, les mères arrachées par milliers à leurs enfants, nombre de jeunes filles existes violées, vendues pour quelques cigarettes à des nègres US. Les fusillés s'abattirent par centaines, en particulier les intellectuels les plus clairvoyants de la Belgique, tel un José Streel, tel un Victor Meulenijser, tel un Paul Herten. C'est un saint prêtre, Mgr Kerkhofs, évêque de Liège, qui, en 1949, définit le plus exactement cette "répression" féroce: *"Elle fut d'une dureté qui n'avait rien de chrétien, ni même d'humain."*

Il vous serait difficile de douter encore, Sire, des horreurs qui se perpétrèrent alors, maintenant que la télévision belge a rendu publiques les liasses de prises de vue de cette abominable répression. Ces scènes télévisées ont horrifié des millions de spectateurs. La commotion fut telle que, pour stopper le scandale, on ordonna, après six émissions, de cesser d'émettre ce pathétique reportage...

Certes, un nombre de patriotes non informés, adversaires de la "Collaboration", s'adonnèrent, eux aussi, au début, à cette répression sauvage. Mais la plupart d'entre eux, par la suite, ont regretté d'avoir participé à ces abominations. Elles furent avant tout, c'est la vérité, le fait des communistes, déchaînés contre tous ceux qui avaient participé à la Croisade européenne contre le Bolchevisme ou qui l'avaient accompagnée de leurs vœux.

Pendant ces mois-là, les staliniens de Belgique furent les maîtres. Un Régent d'opérette, bouteille de whisky au poing, s'était installé dans le fauteuil vide de Léopold III, déporté à l'étranger. Il promut à des postes de ministre du Royaume les trois meneurs communistes les plus forcenés, entre autres un ancien rédacteur du Soir, un nommé Demany.

Ce stalinien, à l'oeil tordu, écrivit alors dans son ouvrage *Mourir debout* (ce qu'il se garda bien de faire!) ces lignes d'anthropophage: *"Tous les moyens étaient permis. Quelque chose de formidable nous bouleversait, et même une inextinguible soif de sang. Cette haine avivait nos actions. Nous rêvions d'assister à l'abattage des traîtres (traduisez, des "traîtres aux Soviets!) de nous repaître du spectacle de leurs mufles fracassés"*.

A ces cris de hyènes —que je reproduis ici car ils doivent rester dans toutes les mémoires—, répondaient les appels au régicide, oui! au régicide!, d'énergumènes socialistes, tel le député de Charleroi Gailly.

Celui-ci s'en prit, Sire, ni plus ni moins, à votre propre père, et même à vous, qui n'étiez encore à cette époque, qu'un éventuel petit dauphin!

Là aussi, il faut rappeler sans cesse ces appels déchaînés: *"Popol de Saxe-Cobourg-Gotha, hurle Gailly à son grand meeting de Huy, verra sa tête couronnée tomber sous les coups de l'Internationale!"*

"Popol", évidemment, était Léopold III! Et "Saxe-Co-

bourg-Gotha" était l'ancien nom allemand (d'avant 1914!) de votre famille!

Gailly ajoutait, vociférant: *"Par les armes et par le sang, puisqu'il n'est plus possible autrement de se comprendre, la classe ouvrière atteindra son but: tuer le capitalisme en exécutant tous les réactionnaires, Léopold en tête.*

Toutes nos industries capitalistes devront être sabotées: nous prendrons les armes et saisirons les ateliers. Comme cela s'est produit en 1789 et en 1848, les réactionnaires seront punis à l'échafaud, et Léopold III et sa progéniture n'oublieront jamais que lors d'une révolution populaire, les têtes couronnées laissent leur couronne sur les escaliers de l'échafaud".

La "progéniture", c'était qui, Sire, sinon vous?...

Il est presque risible de faire remarquer que ces provocations publiques au crime et au régicide ne furent jamais, elles non plus, l'objet de la moindre réaction de la magistrature horizontale! Tout au contraire! Les candidats tueurs de Rois furent tapissés de décorations, de l'omoplate jusqu'aux genoux, comme des généraux soviétiques!

Quant à votre père, Léopold III, il eut beau être plébiscité en 1951 par la majorité absolue des Belges (57% des électeurs!), il fut, sur ukase des partis, défenestré et condamné à jamais au silence! Le rideau retomba sur lui, comme une trappe.

C'est alors que, le corps flottant dans un uniforme trop large de Lieutenant-Général, taillé à la hâte, on vous percha sur le trône royal, si lestement vidé!

Depuis, vous avez accompli votre devoir ingrat avec dignité, sans excessive pétarade.

Le char de l'Etat belge va à hue et à dia, mais il ne verse pas.

Somme toute, personnellement, vous avez eu de la

chance. Au fond, si on relit les imprécations furibondes des Demany et des Gailly, votre sort eût pu être pire. Dans toute l'affaire, vous êtes le seul, de toute notre énorme aventure, à vous en être plutôt bien tiré! Pas vrai?... Vous faites tranquillement partie du décor royal. Vous ne gênez pas. Et même, les honnêtes gens vous aiment bien. Vous avez une compagne parfaite. En képi ou en bésicles, de face ou de profil, vous ornez des millions de timbres-poste. Financièrement, vous arrivez, sans trop d'efforts, à de confortables fins de mois.

Pendant l'été, chaque année, vous êtes même mon voisin à la Costa del Sol! Mais vous, c'est en vacancier! Pas en exilé!

Malgré tout, les quarante années qui ont suivi la chute fracassante du trône de Léopold III ne sont point parvenues à inoculer d'excessives lueurs dans les regards glauques des semi-aveugles belges de 1945. Ni non plus de leurs émules chassieux de l'Europe dite libérée.

Pendant près de cinquante ans, le communisme vainqueur de 1945 a pu soumettre le monde à son chantage. Il a maintenu, piqués dans son trident, 400 millions d'êtres humains. La fameuse "guerre froide" resta toujours, jusqu'en 1991, glacialement immobile: pas une seule "démocratie" n'activa jamais, pour l'ébranler, un seul tendon de ses mollets. La révélation du massacre stalinien de milliers de jeunes officiers polonais à Katyn, l'écrasement de Budapest et de Prague sous les chars des Soviets, l'esclavage de dizaines de peuples se prolongeant jusqu'en 1989 ne provoquèrent dans le camp démocrate que des courants d'air et du bla-bla.

Dieu sait pourtant si le "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" était tapageusement présenté comme le dogme intangible des vertueuses démocraties!

Celles-ci ne s'agitèrent —une seule fois en 45 ans!—

que pour s'embarquer, aux ordres des Américains, en 1990, dans la sottise historique pétrolière du Koweït, où la démocratie comptait moins qu'un seul moustique dans les immensités saoudiennes!

À part cette cacade, l'inaction des démocraties, de 1945 à 1991, fut absolue, condamnant pendant des dizaines d'années, à la réduction en hilotes de quatre cents millions d'êtres humains, en URSS et à l'est de notre continent.

Que fit jamais l'Europe dite "démocratique", que fit jamais l'Amérique de la Statue de la Liberté pour les libérer?

Ces peuples, après d'interminables souffrances n'ont pu se dégager de la gangue soviétique qu'après avoir rompu eux-mêmes les liens d'acier qui, depuis 1917, ou depuis 1945, les enserraient, les étouffaient, les asphyxiaient. Ce sont eux, et eux seuls, qui, avec les maigres forces du désespoir, ont envoyé, barbiche en avant, les statues de leurs despotes s'écraser sur le pavé des places publiques. En quoi, dites-le moi, Sire, les "démocraties" furent-elles mêlées à ces libérations en cascade? Absolument en rien! Les pontifes politiques riaient à l'autel démocratique en chantant la messe!

Il n'est que deux mots pour définir leur comportement face à l'asservissement de vingt peuples par les Soviets: lâcheté et trahison! Quatre cents millions de malheureux ont été trahis, interminablement, par les "démocraties"! Honteusement trahis!

Ce n'est d'ailleurs pas fini. L'été, l'automne de 1991 ont vu la Croatie mutilée, écrasée au long de mois atroces sous les chars de la tyrannie yougoslave, restée communiste celle-là.

L'Europe, pendant ces mois d'angoisse, s'éternisa dans des parolotes grotesques. Stérilité. Immoralité. En tout: aveu d'impuissance...

Jamais on ne répétera suffisamment en quels termes les

"Lumières" démocratiques du XXe siècle, non seulement n'ont pas défendu les nations esclavagisées par les Soviets, mais ont flatté sans répit leurs tyrans. Et cela jusqu'à hier...

Ils les fêtaient ouvertement.

"L'heure slave a sonné à l'horloge de l'Histoire", avait annoncé le directeur du *Monde*, Beuve-Mery, dès la signature, à Potsdam, de la livraison de l'Europe de l'Est à Staline!

Son collaborateur André Pierre encensait impudemment le patron des Goulags: *"Le monde occidental peut s'associer au vœu de millions d'hommes qui, partout, lui souhaitent de vivre encore beaucoup d'années"*.

Non seulement, c'était très bien, mais il fallait que ça dure! Que ça dure sans fin!

Sartre, le prophète entre tous, l'oeil dégingué, le vêtement humide, proclamait "sacré" ledit Staline! Qui s'opposait à son marxisme était le dernier des crétins. *"Le marxisme, écrit froidement Sartre, est l'horizon indépassable de la pensée. Tous ceux qui le critiquent sont des chiens"*.

Mais oui! des chiens!

Mitterrand, qui préside à l'effondrement de la Ve République Française, n'avait pas été moins prolix. Il chantait, en 1975, devant les micros de l'ORTF, la magnificence du communisme soviétique: *"Un peuple qui depuis cinquante ans, peu à peu, reconstruit sa façon de vivre, nous intéresse et nous passionne. Surtout que sa révolution s'est faite à partir d'analyses qui nous sont propres."*

Bref, Marianne et les Cocos étaient des cousins! Des cousins attendris! Et du côté français, des cousins émerveillés!

Des cousins ou des coquins?...

La Droite n'était pas moins ardente en compliments. On verrait, la même année, M. Giscard d'Estaing se rendre à Moscou, grimper jusqu'au tombeau de Lénine et y déposer une gerbe de roses! De simples roses ne suffisaient pas! Il

fallait des roses rouges! Rouges comme le-sang des millions de victimes de l'esclavage soviétique!

Les Belges, Sire, n'en firent pas moins.

On ne sut qu'inventer chez vous pour plaire à Staline, traquant féroce­ment tous ceux qui avaient tenté, de 1941 à 1945, de mettre fin à sa domination.

Les motifs les plus insolites furent inventés pour nous perdre.

Si extraordinaire que cela puisse paraître aujourd'hui, le délit majeur qu'on imputa à nos soldats et à leurs familles devant les tribunaux de la répression de 1941-1945 fut... leur comportement antisoviétique! L'attendu principal de ma condamnation à mort par contumace —en quinze minutes, sans assignation, sans défense!— avait été formel: "avoir lutté contre un allié de la Belgique"!

Historiquement, c'était une bourde grossière: quelques semaines avant qu'éclatât la guerre au Front de l'Est, en mai 1941, Staline, qui se moquait des Belges comme de cadavres de vieux phoques échoués sur une banquise, avait rompu brutalement les relations diplomatiques avec la Belgique! Et il avait expulsé de Moscou, comme un malpropre, son ambassadeur!

Vous parlez d'un "allié"!

Ainsi les attendus de nos condamnations, rédigés par des magistrats pour tribus nègres, étaient des mensonges historiques...

Une dernière question, Sire: qu'ont bien fait, après 1989, oui, qu'ont bien fait les "démocraties" hagardes de l'Occident pour au moins réparer l'effroyable bavure que fut, dans la vie de l'univers, la domination des Sovi­ets au long de trois quarts de siècle?...

Les vingt peuples de l'Est qui viennent de jeter en morceaux leurs chaînes ne reçurent jamais depuis lors, ni en 1990, ni en 1991, la moindre orientation vers une vie nouvelle.

Qu'eussent d'ailleurs bien pu leur apporter ces "démocraties" sinon des formules éculées qui ont échoué partout. Au bout de quarante ans, le Marché Commun barbote toujours dans l'imprécision, les réticences, les contradictions et, même, les coups fourrés! Les pays occidentaux, vides d'âme, sont tous acculés au marasme économique, à l'anarchie sociale, à l'invasion multiforme de millions d'étrangers dépenaillés.

Le retournement des vestes démocratiques après 1990, verbal sans plus, fut aussi cynique qu'il fut prodigieux. A rendre les spectateurs pantois.

Ces "démocraties" avaient, pendant soixante-quatorze ans, passé l'éponge sur toutes les abominations des Soviets, les louant, les adulant, les fleurissant!

Puis, tout d'un coup, après que les peuples excédés se furent libérés tout seuls, voilà les thuriféraires d'hier qui éclatent d'effervescence, qui vouent aux gémonies les Lénine, les Staline, ces despotes affreux! Tout chez les Soviets, s'écrient-ils une fois l'affaire finie, tout n'avait été que turpitude, ruines, massacres et malédiction!

Mais alors, pourquoi ne le disaient-ils pas plus tôt?

Pourquoi ces langues collées pendant trois quarts de siècle?

Décolage soudain, quand il n'a plus de sens! quand le communisme soviétique est volé en miettes!

Le problème, en fait, est tout autre.

Le monde moderne est menacé de mort par deux monstres: le communisme, d'une part, annihilé dès le premier jour par l'aberration économique qu'est le marxisme; l'hypercapitalisme, d'autre part, écrasant l'homme sous l'égoïsme social,

la spéculation sans limite, l'amoralisme de l'argent devenu le seul gérant du destin de l'homme.

Balayer l'un ne vaut que si l'on balaie aussi l'autre, au lieu d'en faire, à cette heure, le seul arbitre universel.

Il faudrait, à ces deux hérésies contre nature, substituer un système libérateur apportant à l'humanité la justice sociale basée fondamentalement sur la collaboration équilibrée des classes, sur la dignité du travail, sur le respect de l'être humain, maître de la matière.

Passer de Moscou à New York n'arrange rien. Qui nous dit d'ailleurs que New York, avec son or déifié, son inhumanité, son orgueil dominateur et la faillite économique qui le guette, ne sautera pas lui aussi un jour, comme une galaxie prise de folie?...

En attendant, tout un monde qui se croit libéré ne l'est pas du tout. Il se trouve tout simplement le nez devant le gouffre.

Nous, au moins, dès avant la Deuxième Guerre Mondiale, nous apportions à l'humanité, écartelée entre deux formules aussi malsaines l'une que l'autre, une doctrine sociale, un ordre juste et une foi. De 1933 à 1939, une partie de l'Europe, de la Baltique à la Sicile, avait vu, dans la collaboration des classes, se bâtir une société nouvelle, ordonnée, riche, où tous les chômeurs avaient retrouvé du travail, où le paysan comme l'ouvrier étaient redevenus des collaborateurs honorés de la nation, où la famille était comblée d'honneurs et de soutien, où un idéal brûlant inspirait et guidait tous les membres de la communauté.

Seule la volonté de substituer ces valeurs à la tyrannie systématique de Moscou donnait sa justification plénière aux

combats héroïques du Front de l'Est.

Qui, en dehors de nous, conjugua à ce point le devoir du soldat et la vocation du réformateur? Les autres, qu'ont-ils changé? Quelle révolution sociale ont-ils apportée? Qu'ont gagné à la victoire des "démocraties" en 1945 les centaines de millions de "libérés" de l'Est? Ils restèrent soumis, pour un demi-siècle, aux prisons, aux goulags, aux fusillades, dans le cercle infernal des Soviets.

Alors quoi, Sire! Nous avons, nous, soldats du Don, du Caucase et du lac Ilmen, lutté à temps contre le communisme et l'avons vu enfin s'effondrer! Et nous devrions encore continuer à trinquer! Même maintenant où les statues des tyrans déboulonnées trempent leurs moustaches d'airain dans la gadoue de leurs crimes?...

Traiter nos héros du Front de l'Est comme des parias, les souiller abominablement malgré tout ce qu'avait eu de cruel leur défaite, les incarcérer pendant des années, fut particulièrement ignoble. Or cette ignominie à l'égard des vaincus glorieux dure toujours en Belgique.

Vous rendez-vous compte, Sire, que votre royaume est, à cette heure, le seul pays au monde à n'avoir jamais accordé la plus minime amnistie aux perdants de la Deuxième Guerre Mondiale?...

Certes, comment pourrait-on imaginer que des petits politiciens hargneux, sans horizon, soient jamais assez conscients pour faire graver à Bruxelles, sur la colonne du Congrès, la phrase réparatrice: *"Les volontaires flamands et wallons du Front de l'Est ont bien mérité de la Patrie"?*...

Grands dieux, ce ne serait pourtant que justice! Et justice bien tardive, de toute évidence!

Inutile toutefois de se faire des illusions sur les illuminations qui pourraient atteindre des nains myopes perdus à vie

dans un tunnel!

Sire, vous, au moins, penchant enfin votre regard sur les meilleurs de vos compatriotes —les plus lucides en tout cas, l'Histoire d'aujourd'hui le prouve!— leur accorderez-vous l'amnistie —terme, en soi, presque indécent, à peine moralement admissible—, cette amnistie accordée partout depuis longtemps aux anciens combattants du Front de l'Est? Leur restituerez-vous, après 46 ans d'attente, leur honneur, leur identité, leurs biens, réparation à laquelle leur admirable courage de soldats leur donne droit depuis toujours?...

Attendez-vous, Sire, que la Flandre, lasse de réclamer depuis des dizaines d'années, cette aumône, se déclare un jour, elle aussi indépendante, comme l'ont fait l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Biélorussie, l'Ukraine, la Moldavie, la Géorgie, l'Arménie et tant d'autres peuples dont on avait usé la patience jusqu'à la corde? L'idée des indépendances avance partout, à pas de géant. La Flandre, alors qu'elle représente la majorité absolue de la population de la Belgique, acceptera-t-elle indéfiniment de voir piétiner l'honneur de ses soldats du Front de l'Est, traités toujours en brebis galeuses dans le pays qu'à force de renoncements et d'immolations ils avaient voulu sauver?...

"Petit pays, petites gens" avait dit très justement des Belges le Roi Léopold II qui, plus que tout autre, avait eu à souffrir de leurs calculs mesquins.

En 1991, en 1992, permettez-vous, Sire, que ce grand méconnu de notre Histoire continue à avoir toujours tristement raison?...

Vous qui avez, dernièrement, laissé mettre au garage royal pendant quelques jours votre couronne pour ne pas devoir approuver une loi sur l'avortement, aurez-vous le courage de répéter ce geste pour réparer historiquement la plus

tenace des injustices?

Qu'attendez-vous, Sire, pour prendre en mains une énorme éponge et liquider à grandes eaux dans votre pays — bon dernier! — les rancoeurs, les aversions, les haines mûries dans les acides d'un passé semi-centenaire?

Beaucoup de nos camarades, déjà, ont disparu. Les survivants resteront-ils plus longtemps les victimes d'une hargne et d'une imbécillité qui stupéfient?

Cette hargne, à quoi conduit-elle?

Va-t-on resservir sans fin aux foules déboussolées les mêmes racontars usés comme les savates de Mathusalem sur les Juifs gazés à trente, à cinquante, à cent dix personnes au mètre carré! ou sur les milliards d'intrépides résistants de Bruxelles faisant face aux Teutons du haut de leurs glorieuses barricades!

Avec ces répétitions inlassables d'exagérations et de mensonges — tout en se refusant net à la reconnaissance des droits destiers —, on empoisonne le futur. L'avenir de l'Europe sera difficile. Au siècle prochain, nous ne serons plus que 6% de la population universelle. Nous courrons les plus grands risques. Tous unis, les Européens auront déjà grand peine à surnager. Alors, à coups de mesquineries, va-t-on continuer à se poignarder?

Nefût-ce que pour éviter cet affaiblissement supplémentaire, il eût fallu éliminer, depuis de nombreuses années, les oppositions du passé, au lieu de bomber le torse en les réactivant! Se refuser encore à toute amnistie — comme le fait la Belgique — cinquante ans après la Seconde Guerre Mondiale, est une bravade stérile. Et, face à l'Europe menacée de toutes parts, elle est, politiquement, un comportement suicidaire.

Vous et moi, Sire, sommes chrétiens. Tôt ou tard, la

mort nous rejoindra. Ou sournoisement, nous rongeant lentement la vie. Ou brusquement, dans le fracas de ses hauts tambours funèbres.

Pour vous, pour moi, la mort, c'est Dieu.

Ce sera, alors, l'heure des comptes. Dieu, L'aurons-nous assez aimé?... Et, à travers Lui, aurons-nous assez aimé les hommes?

Face à mes soldats héroïques, face aux cent mille "maudits", flamands et wallons, roulés dans le délire de la persécution après la Seconde Guerre Mondiale, quelle aura été, Sire, au long de quarante années de règne, votre réaction? Votre conception de la fraternité humaine? Votre service de la charité chrétienne?...

Vous êtes sorti, il y a peu, d'une intervention chirurgicale grave. Avec succès. J'en suis heureux, je vous en félicite. Mais, pendant ces journées d'angoisse, vous avez dû vous poser des questions. Je vous laisse répondre.

Sire, je vous salue, comme je saluais, d'homme à homme, votre père infortuné, lorsqu'il me recevait jadis.

